Trésor des nègres de l'autre monde

Minkana

adapté par LEON MARIE AYISSI

Mva

Légende ou vérité ? Je vois peu d'importance
A l'authenticité et à la provenance
Du récit douloureux que nous contait Maman.
Oui, c'était autrefois, le soir le plus souvent
Qu'on nous groupait dehors sous le beau clair de lune.
L'abîme du passé, notre auguste fortune
S'ouvrait par ces récits. Oui, le passé venait
Nous montrer des aïeux l'âme qu'il sait cacher.

CONTE I

ZANGA EYENGA L'ORPHELIN

Orphelin,
Je parle de toi
Bourgeon du cœur d'une femme
Rameau que la mort a privé de la sève
Privé de la tendresse du cœur
D'où tu es sorti ;
Toi que harcelle la haine
Objet du trépas de l'être mort,
Ton second cœur !
Une femme qui jadis avait deux enfants,
Suscita de sa compagne alors stérile,
La jalousie la plus noire.
Celle-ci jura par tous ses aïeux,
De venger sur sa compagne,
Et plus tard sur ses enfants,

L'ignominieuse injustice
Que lui fit la Nature,
Et pour être seule au mari
Elle calomnie.

La funeste calomnie
Auprès du mari insensé
Enflamma aussitôt la colère.
Cette femme qu'il avait admirée
Fille à la maison de son père
Quand sa bouche lui avait dit :
« Je t'aime » ;
Cette femme qu'il avait appelée
Compagne de sa vie
Cette femme pour qui il a pleuré
Des larmes d'envie
Appelée, fou d'enthousiasme,
La mère de son sang,
Cette femme enfin...
Il l'immolait sans pitié, sans souvenance
A la fureur de son orgueil.

Complainte

Zang'Eyenga, h'awon (bis)
Zang'Eyenga nga Mebe mekel a ngenge. — h'awon,
Nga tara angalom bi'ela mendim. — h'awon,
Ekob nana elig y'abele mven a ndil. — h'awon,
Zang'sug a si bidi bidi e. — h'awon,
Zang'Eyenga he nnem bobenyui.

Traduction

O Zang'Eyenga, que hante la peur !
La belle-mère nous envoya lui puiser de l'eau.
— O toi que hante la peur,
Tandis qu'au toit la pluie dissolvait
La dépouille de maman. — O toi que hante la peur.
Zang' descends ! descends ! de grâce,
Que nous mangions

Zang'Eyenga
Auras-tu donc toujours un cœur d'orphelin ?
O toi que hante la peur.

Eyenga était morte, tuée
Et le mari Mebe Mekel Angange
— Ainsi se nommait le superbe —
Pour que femme jamais à l'avenir
Ne devint infidèle à son mari,
Du corps de sa femme enleva la peau
Et donna ordre aux fils d'Eyenga
De faire sécher
Cette dépouille même de leur mère
Afin qu'elle amuse ses regards fiers
Et qu'elle inspire la terreur
Aux femmes que mariera la progéniture.

Complainte

Zang'Eyenga, h'awon...

« Vous subirez le sort de votre mère,
Dit-il aux malheureux,
Si jamais cette dépouille connait la décomposition
Sous l'action de la pluie. »
O pitoyable
O austère
O misérable condition de l'orphelin !

Entrailles d'une femme malheureuse !
Objet de tant de douleur !
Objet si chéri !
Espoir d'une mère morte !
Joie, plaisir, bonheur
Des lèvres qui se lassaient
De te chanter
De te baiser
De te sourire,
Jouet des bras si tendres,
Poupée des seins si respectueux,
Fils d'une mère,
Orphelin,
Tu ne l'es plus.

Inquiets, crasseux, moribonds,
Ces tourtereaux,
Ces petits léopards d'autrefois
Etaient dénaturés
Sous la main malveillante
De celle qui n'avait jamais senti
La douleur de l'enfantement.
Les enfants accomplissaient
La tâche inhumaine
Que n'aurait acceptée
Aucun héros guerrier :
La consigne de leur père.

Un jour, le ciel noir de pluie,
La belle-mère vida ses récipients
Et appela les enfants de sa voix désagréable :
« Allez me puiser de l'eau,
« Quant à la dépouille de votre mère,
« Aujourd'hui elle sera à mes soins ! »
A leur retour, ils ne virent plus
A la place de la respectable dépouille
Qu'une tache noire
Qui disparaissait sur le toit :
Il avait plu.

Pris de panique,
Zang'Eyenga s'enfuit, éperdu, dans les bois,
Certain de succomber un jour sous la lance de son père
Il s'enfuit sauver quelques tristes jours
Qu'il n'aurait pas accepté de vivre.
Il s'enfuit pleurer sa mère,
Pleurer sa misère,
Pleurer de sa sœur la misère
Au milieu d'un monde qui ignore la compassion.

Complainte

Mebe Mekel Angange apprit de sa femme l'odieuse,
La bien-aimée, la jalouse des orphelins, la belle-mère
Exécrable,
La fuite de son fils,

Et la désobéissance de ses enfants.
Il accabla sa fille du sort des esclaves
Il tailla ses oreilles
Il arracha les dents de la jeune fille,
Il perça son nez,
Cependant il ne la tua pas.
Sa macabre furie recherchait son fils
Le jeune homme insolent, méprisant, lâche, irréligieux,
Le misérable fugitif perdu dans les bois.
Des semaines et des mois, le jour la nuit
Il ne le trouvait pas.

Cependant la fille de sa mère
La sœur de Zang'Eyenga
Connaissait la cachette.
Dans les noires ordures, le soir,
Elle dissimulait le dur morceau de manioc sec
Qu'elle lui portait
Et sous l'arbre qui le cachait
Dans son feuillage
Zang'Eyenga entendait la voix tremblante de sa sœur
Triste
Qui l'invoquait comme un génie de malheur.

Complainte

Et pareil au fantôme par sa chevelure
Pareil au fantôme par son odeur de bête fauve
Par les rides croûteuses de son corps écailleux
Une forme animale décharnée
D'au milieu des branches à travers les feuilles
Descendit sombre dans les ténèbres du soir.
Simulacre de festin baigné de larmes et de soupirs...
Il disparaissait de nouveau
Et attendait l'autre soir.

L'astucieux Mebe Mekel A Ngange
Le père de Zang'Eyenga
Avait repéré la cachette...

Où cacheras-tu ta douleur jeune fille ?
L'homme qui a tué ta mère

L'homme qui l'a mariée
L'homme qui t'a donné la vie
Qui a enfanté Zang'Eyenga
Qui t'a taillé les oreilles
Veut tuer ce qui reste de doux à tes yeux,
Couper le fil qui te retient à la vie,
Ton père veut tuer ton frère
Zang'Eyenga le malheureux.

Un soir comme à l'ordinaire
L'unique fille d'Eyenga
Retourna sous l'arbre vénérable
Le cœur plus que jamais inquiet
Mû par une douleur combattue
Espérant et doutant de revoir le fils de sa mère
Elle appela :

Complainte

Quelle fut sa surprise, sa consternation,
Ses yeux cherchaient l'ombre squelettique, son frère,
Mais vainement s'agrandissaient ;
L'oiseau ne parlait
Ni le vent
N'osait profaner les feuilles familières à l'orphelin
Zang'Eyenga ne paraissait pas.
Elle recommença son appel :

Complainte

C'est alors que du haut de l'arbre
L'oiseau au mille couleur Tsotsoli
Descendit annoncer le malheur à la malheureuse :
« Pleure, dit-il, fille d'Eyenga
Sœur de Zang'Eyenga
Pleure ce fils trop malheureux
Né d'Eyenga
Pleure ta misère,
Pleure son malheur
Jamais plus ton œil ne verra ce fils
Garçon unique de ta mère.

La lance de Mebe Mekel A Ngange
Vipère, ogre, panthère
La lance qui a percé ton nez
A plongé dans son sein
Ce matin. »
Mebe Mekel A Ngange a ôté la vie à ce fils
Qu'elle venait rejoindre...
Elle s'adressa à l'arbre
Et continue à invoquer son frère
Non plus par sa voix devenue inutile
Sa voix devenue impuissante
Mais par les larmes de ses yeux.
Qu'importe
S'il est vrai
Comme nous le rapporte l'histoire
Qu'importe
Si les mânes dans leur fureur
Ont noyé loin des gués dans la rivière
L'indigne belle-mère !

Vous qui avez suivi l'histoire
Vous à qui de fureur ou d'indignation
Le Cœur s'enivre et bouillonne.
Nobles ressentiments des âmes humaines
Ces transports, ne les étouffez pas.
Cet ogre, cette vipère
Ce mari et père indigne de vie
A vécu
Et aussi, peut-être de vos jours
Il vit.
Retrouvez-le
Versez sur lui l'haleine de votre fureur
Maudissez-le
Condamnez-le
Ou mieux si vous préférez
Ressuscitez-le
Car c'est un mort-vivant ;
Serait-ce vous-même ?
Tant mieux !

CONTE II

L'AMITIE

Comme une boisson agréable,
Comme le miel sauvage,
Comme la clarté du jour
Que le soleil illumine,
L'amitié enivre
Réjouit, réchauffe sans cesse
Le cœur qu'elle a choisi.

Deux filles furent enchaînées par cette force.
Elles se jurèrent des serments,
Elles s'aimaient comme des amants,
Jamais l'une d'elle ne souffrait
Etre où l'autre était absente.
Un jour toutes deux ensemble
Comme d'habitude
Elles virent un ruisseau poissonneux
Si poisonneux qu'il les émût.

« Amie, dit la plus sensible,
Que jamais l'une d'entre nous
Ne vienne pêcher dans ce ruisseau
En l'absence de sa compagne ;
Fusses-tu morte
Je m'en abstiendrais
Pour jamais.
Si je mourrais
Me promets-tu même foi ? »

La deuxieme fille frivole
Autant par l'amitié
Que par l'âge,
Se jeta aux pieds de son amie :
« Dis, quelle parole a franchi ta bouche ?
Si tu mourrais ?
Te survivrai-je ?
Qui m'aurait donné le goût de la vie

Dans une vie qui t'aurait tuée ?
Si jamais les mânes sont vrais,
Si jamais le pouvoir que nous leur attribuons
Est leur pouvoir,
Tarderais-tu à m'affranchir
De la douleur ?
Embrasse-moi amie
Je te promets. »

Peu de temps après,
La première fille mourut.
La douleur déchira le cœur de son amie
Elle s'arracha les cheveux,
Elle se roula dans la boue,
Elle refusa la nourriture à son estomac,
Elle se couvrit de caolin,
Et de fange.
Elle ne coiffa pas sa tête,
En signe de deuil.
La douleur avait raidi ses mâchoires :
Elle ne parlait plus.

Tant de tristesse faisait contraste
Avec le charme de sa jeunesse.
Il n'y eut de cœur endurci
Qu'elle ne troubla et bouleversa.
A la voir on pleurait ;
On s'asseyait à côté d'elle,
Pour la consoler on l'embrassait
On la plaignait.

Le temps réussit à effacer de ce deuil
L'horreur et le dépit.
La fille s'intéressa à la vie.
Elle aimait voir les lieux
Remplis de tristesse et de souvenirs
Qu'elle avait fréquentés avec sa compagne.
Elle pleurait et s'en trouvait
Soulagée.

Dans ces moments tièdes
De sa vie
Où dans son cœur se mêlaient
le dégoût et le désir
Le ruisseau poissonneux la tenta plus encore.
Elle le visita.
Le poisson était plus que jamais
Abondant.
Elle eut envie de pêcher
Et ne put s'en empêcher.

Seule au milieu des bois
Partagée par l'angoisse et le deuil
Elle barra le passage à l'eau
Et se mit à chercher le poisson.

En ce moment une voix
A peine distincte
Lui parvint des confins de la forêt :

Complainte

A nna e (bis)
Kumm kum kum
Bi nga yaan aya ?
Kumm...
Bi nga yaan a ana :
Kumm...
Nge ma hm ma mewu
Kumm...
Wa te lok man oton
Nge wa hm wa owu
Kumm...
Ma te lok man oton
Wa zu yem na mewu
O nga lok man oton
Kumm...
Esil embe ma à nlo
Esil embe ma à nlo
Enotoye esil e zog
Kumm...

O ma mère

Quel fut entre nous
Le serment ?
Entre nous le serment
Fut que
Si jamais je mourrais
Jamais dans ce ruisseau
Tu ne pêcherais.
Ou si le sort te préferait
Jamais dans ce ruisseau
Je ne pêcherais.
Hélas ! mon trépas t'abuse
Et tu t'affranchis du serment
Et viens pêcher dans le ruisseau.
Contemple ma tête
Contemple ma sœur :
Hier chevelure,
Aujourd'hui tignasse d'éléphant.

Mekol membe man nna
Mekol membe man nna
Mentoya metin me zog
Kumm...
Mebè membe man nna
Mebè membe man nna
Mentoya nkug zog
Kumm...
A nna e (bis)

Contemple mes pieds
Contemple ma sœur :
Hier pieds humains,
Aujourd'hui sabots d'éléphant.
Contemple mes seins
Contemple ma sœur :
Hier sein de jeune fille
Aujourd'hui buste d'éléphant
O ma mère, o ma mère.

Le bruit de l'eau dominait
Et la fille pêchait ;
Cependant la voix s'approchait.

Complainte

A nna e...

La fille s'arrêta au bout d'un instant
Elle écouta ;
Elle ne se trompait pas
Quelqu'un parlait,
Ou plutôt
Chantait.
Son cœur battait
De curiosité
Et de crainte,
De cette crainte qui rougit les blancs
Et les endort ;
Une crainte de mort certaine.
Elle ne se trompait pas
Quelqu'un chantait

Complainte

L'inconnue s'approchait
Elle reconnut la voix
Et cette fois,
Elle perdit ses forces
Mais garda sa connaissance.
Elle s'affaissa

Près de son poisson .
Oui, le revenant de son amie
La rejoignait.
Non par amitié
Mais par serment.
Amie frivole
Amie infidèle
Elle n'avait pas su
Garder le serment
Et l'autre le venait réclamer.

Ce visiteur était un éléphant ;
Il ne tarda pas à paraître
Devant la frivole fille effarée.
Il chantait :

Complainte

Au bord de ce ruisseau
Très poissonneux
Où l'amitié avait éclaté,
Au bord de ce ruisseau
Où s'était fait le serment
De deux amies
Se déroula un drame singulier.
La fille encore pleine de deuil
Et de jeunesse
D'amitié et de tristesse
Loin de son père
Loin de sa mère
Disparaissait
Pour jamais
Sans tombe
Pour un serment.

L'éléphant revenant
Réclamait le serment
Sa voix qui avait été douce
Au départ
Devenait à l'instant
Terrifiante et sinistre.

La forêt tremblait
Sous cette plainte
Devenue lugubre.

Complainte

L'amie éperdue et honteuse
Baissa les yeux et se livra
Au pouvoir de celle
Qu'elle avait chérie
Dans ce domaine d'anecdotes.
L'éléphants sous ses sabots
Broya sans pitié
Cette fleur de la jeunesse,
Dont le seul péché
Fut l'imprudence.

Enfants, encore
Faut-il vous le dire ?
Evitez le serment :
Sages vous n'êtes guère
Et jamais prudents.

A. Léon-Marie

This article is Copyright and Distributed under the following license

Attribution-NonCommercial-ShareAlike CC BY-NC-SA

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.
View License Deed | View Legal Code

Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions CC BY-NC-SA

Cette licence permet aux autres de remixer, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.
Voir le Résumé Explicatif | Voir le Code Juridique

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from here.

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles ici.